

Prologue

Les 1^{er} et 2 juillet 2011, deux mois et demi après Kate Middleton et William d'Angleterre, Albert de Monaco et Charlène Wittstock s'uniront devant Dieu, pour le meilleur et pour le pire. Le déroulement des cérémonies, auxquelles un millier d'invités ont été conviés, est pour l'essentiel connu. Vendredi 1^{er} juillet, le mariage civil aura lieu dans l'enceinte du palais princier, en présence d'une cinquantaine de proches. Ensuite, Charlène et Albert salueront leurs sujets du balcon du palais et les convieront sans doute à rejoindre l'un ou l'autre des buffets géants dressés en différents points de la principauté.

La cérémonie religieuse se tiendra le samedi 2 au matin. Elle ne sera pas célébrée en la cathédrale de Monaco, comme celle de Rainier et de Grace, mais dans la cour d'honneur transformée pour l'occasion en une gigantesque église à ciel ouvert ornée de roses, d'hortensias et d'orchidées blanches. « Et s'il pleut? », a-t-on demandé au prince. « Ce jour-là, a répondu Albert, il ne pourra pas pleuvoir sur Monaco! » Un système de toiture provisoire sera pourtant mis en place pour le cas où... Mais, quelle que soit la météo, Charlène, vêtue sans doute d'une somptueuse robe signée Armani, et Albert seront assis au centre, juste devant l'autel.

C'est là, devant un parterre de têtes couronnées, qu'ils échangeront leur consentement tandis que les Monégasques les regarderont, sur les écrans géants dressés sur

la façade du palais. Viendra ensuite un dîner au Musée océanographique, où trente-huit tables rondes, en plus de la table d'honneur en U, accueilleront les convives. Quatre plats, dont une pièce montée, seront mitonnés par Christian Garcia, chef cuisinier au palais princier, qui a assuré que, pour satisfaire les mariés et leurs invités, il s'efforcera de « travailler les produits de la région », mais aussi d'être « le plus original possible en ce qui concerne la pièce montée, en suivant les goûts du prince et de “Mademoiselle Wittstock” ». À 23 heures, tous se retrouveront sur la terrasse pour un gigantesque feu d'artifice, qui sera bien sûr suivi d'un bal.

Seule ombre à ce mariage de conte de fées : la princesse Antoinette, sœur aînée du prince Rainier, qui se faisait une joie d'assister aux noces, est décédée au mois de mars. Nul doute qu'Albert et Charlène, dans leur bonheur, auront une pensée pour elle. Nul doute, également, que Caroline et Stéphanie, les sœurs du marié, seront présentes comme elles l'ont été dans toutes les circonstances de leur vie. Les deux princesses auront ensuite à cœur d'aider leur toute nouvelle belle-sœur à entrer, à son tour, dans la légende monégasque. Cette légende commencerait par ces mots : il était une fois, dans un petit royaume perché sur un rocher baigné de soleil, deux princesses et un prince. Caroline, Stéphanie et Albert...

1

Ombre et lumière

Elle le raconte volontiers¹. Lorsqu'elle était enfant, ses parents lui demandaient parfois de se cacher dans le coffre d'une voiture pour échapper aux paparazzi. Ainsi, à cinq ans déjà, la princesse Caroline de Monaco connaissait le prix de la célébrité : des projecteurs à la lumière crue éclairant chaque parcelle d'une vie sous surveillance. « En famille, dit-elle, on était libres. Mais dès qu'on mettait le nez dehors, il y avait des photographes... » Ceux-ci sont prêts à tout : planques interminables, survols aériens, location de chambres, de balcons, escalade de hauts murs hérissés de tessons de bouteille pour saisir au vol un cliché d'elle. Car elle n'est pas seulement une princesse. Avec Albert et Stéphanie, son frère et sa sœur, elle est aussi un symbole. Celui du renouveau du minuscule royaume de Monaco, palais perché sur un rocher dédié à Hercule, paradis des milliardaires et des têtes couronnées, havre d'une jet-set glamour et dépensière sur laquelle règne l'une des plus anciennes familles royales d'Europe. Comment s'étonner, dès lors, si, dès son plus jeune âge, la vie de Caroline, comme celle de ses frère et sœur, se décline entre ombre et lumière, privé et public, apparitions et dérobades?

1. Bertrand Meyer-Stabley, *Caroline de Monaco*, Perrin, 1994.

Retour en arrière. Nous sommes le 2 août 1956. Devant plus d'un millier de reporters rassemblés sur la croisette cannoise, Rainier III de Monaco, arrivé dans une voiture de sport bleue, annonce « un magnifique et heureux événement ». Son épouse Grace, née Kelly, qui a abandonné une belle carrière d'actrice pour l'épouser, attend un bébé pour le mois de février 1957. Une fille? Un garçon? Qu'importe. Conçu durant la lune de miel de ses parents, cet enfant est de toute façon un héritier plus qu'espéré par les Monégasques, puisque leur souverain a attendu d'avoir largement dépassé la trentaine pour convoler.

Au cours des mois suivants, des dizaines de reporters battent le pavé à Monaco, guettant la moindre apparition de Grace. À dire vrai, celle-ci est habituée à voir se dresser leur mur devant elle, à chacune de ses sorties. Star à Hollywood, actrice favorite du grand Hitchcock qui l'a magistralement dirigée dans plusieurs films, elle a subi avec philosophie la déferlante médiatique qui a accompagné son mariage, célébré le jeudi 19 avril 1956. Mille huit cents reporters accrédités, venus du monde entier, une école monégasque, celle de la Visitation, transformée en central téléphonique, une cérémonie retransmise en Eurovision pour plus de trente millions de téléspectateurs... Comment ne vivrait-elle pas, à présent, une grossesse sous haute surveillance? On commente sa taille qui s'arrondit de semaine en semaine, on apprend qu'elle a demandé au peintre Philippe Barberousse de décorer la future nursery, attenante à ses appartements privés et qui se compose de deux chambres aux fenêtres donnant sur la Méditerranée, d'une cuisine et d'une salle de jeux. On est informé qu'elle commande une partie de sa layette chez Charles James, un tailleur sur mesure de Londres¹. On s'interroge sur le

1. Susan Crimp et Patricia Burstein, *Caroline and Stephanie*, St. Martin's Press, 1988.

sexe du bébé, puisqu'à l'époque l'échographie n'existe pas. Mais il semble que Grace et Rainier espèrent un héritier, puisque la future maman choisit plusieurs petits shorts froncés et des chemises boutonnées à deux rangs de couleurs neutres. On apprend également, toujours via la presse, que le reste de la layette et les meubles de la nursery proviennent de boutiques new-yorkaises et niçoises, et que l'enfant passera sa première nuit dans un berceau Empire en bois doré, garni de soie, qui aurait été celui du roi de Rome. Enfin, et cette fois c'est Rainier qui le précise au cours d'une nouvelle conférence de presse, peu avant la naissance du bébé, Grace allaitera son premier-né...

Le détail, intime s'il en est, fait le tour du monde. Il illustre parfaitement l'ambiguïté des rapports entre le prince Rainier et les journalistes. Tout au long des années suivantes, le souverain oscillera entre public et privé, multipliera les apparitions publiques de Caroline, mais aussi de ses frère et sœur, tout en se disant soucieux de préserver sa vie de famille. Quadrature du cercle, dans laquelle un certain nombre de journalistes perdront des plumes. Que faut-il révéler, photographier, que faut-il taire ou cacher? Quand la famille princière doit-elle rester dans l'ombre, quand doit-elle apparaître en pleine lumière? Les réponses à ces questions sont encore floues, c'est le moins qu'on puisse dire, un demi-siècle et des centaines, voire des milliers de procédures judiciaires plus tard.

Mais revenons au conte de fées qu'est le tout début de la vie de Caroline, Louise, Marguerite Grimaldi, princesse qui voit le jour le 23 janvier 1957 à 3 heures du matin. Grace a refusé toute anesthésie et, elle le révélera plus tard, a beaucoup souffert, même si la naissance s'est déroulée sans problème majeur. Pendant qu'elle est en travail, Rainier fait les cent pas dans le salon attenant à la bibliothèque du palais, transformée pour

l'occasion en salle d'accouchement, grillant cigarette sur cigarette. Au premier vagissement de Caroline, il se précipite. Il ne laissera à personne le soin de filmer le visage du nouveau-né qui, précision donnée à la presse, pèse quatre kilos et mesure cinquante et un centimètres. Le document réalisé par le prince est présenté à la télévision monégasque quelques jours plus tard et tous ses sujets peuvent ainsi admirer l'héritière officielle du trône de Monaco. Un petit nez retroussé, des joues rondes, des yeux mi-clos, des cheveux clairs et touffus, une petite tache sur le coin du nez qui inquiète Grace, mais qui ne tardera pas à disparaître : elle est ravissante. Après son passage à la télévision – le premier –, le nourrisson est jalousement calfeutré dans une pièce dont les accès sont surveillés. Les visiteurs qui y pénètrent n'ont le droit ni aux appareils photo ni aux caméras. Et pour cause ! Les premiers clichés officiels de Caroline font l'objet d'une... mise aux enchères, organisée (selon Roger Thérond, alors patron de *Paris Match*) dans les salons de l'hôtel de Paris, à Monte-Carlo. Chaque représentant de magazine est prié de remettre une enveloppe cachetée contenant une proposition financière. Quelles sommes sont en jeu ? Sans en préciser les montants, contentons-nous de dire qu'ils sont faramineux, et que ce sont des œuvres de charité qui en profiteront. C'est finalement *France-Soir*, qui tire à cette époque à des millions d'exemplaires, qui l'emporte. Caroline, âgée de quelques jours, entre officiellement dans la lumière. Elle prendra très jeune, et d'instinct semble-t-il, l'attitude royale qui sied aux princes face aux journalistes – et au reste du monde...

À trois ans et demi, alors qu'elle est présentée à Sofia, la future reine d'Espagne, elle refuse de faire la révérence et de lui offrir le bouquet de fleurs préparé pour l'occasion¹. Mais, un an plus tard, devant les caméras de

1. S. Crimp et P. Burstein, *op. cit.*

« Cinq colonnes à la une », exceptionnellement autorisées à pénétrer dans l'intimité des Grimaldi au mois d'octobre 1959, elle joue le jeu avec un naturel surprenant. Vêtue d'une robe blanche à col bleu, elle saute sur un cheval à bascule, secouant joliment ses cheveux coupés au carré pendant que sa mère l'observe, attendrie. Lorsqu'elle est présentée au président Charles de Gaulle, en visite officielle à Monaco, elle l'appelle crânement « Votre Éminence ». Et lorsqu'elle apprend qu'elle va rencontrer Winston Churchill, elle demande si cet homme-là est plus important que son père. Bref, Caroline joue son rôle de princesse à la perfection et, tout au long de sa petite enfance, elle apparaît souriante aux côtés de sa famille. Même si, selon sa mère, elle finit au fil des ans par prendre en grippe les appareils photo, y compris ceux de ses proches...

Car pour être hardie, parfois même frondeuse¹, Caroline, enfant, n'est jamais aussi heureuse que lorsqu'on la laisse en paix dans un royaume qu'elle ne partage qu'avec ses parents et ses frère et sœur. Elle grandit à Monaco, dans un palais de cent quatre-vingts pièces édifié à deux pas de la grande bleue, où elle dispose d'appartements privés remplis de jouets : voiture miniature motorisée offerte par Aristote Onassis pour son sixième anniversaire, robe de poupée dessinée par Givenchy, poupée troll offerte par Caroline Kennedy, cuisinières qui, dit l'une de ses amies, « cuisinaient vraiment », sans oublier les peluches, jeux de société, poupées de toutes tailles, etc. Si elle s'ennuie, elle peut monter son poney ou se rendre au zoo privé de son père, qui achète partout dans le monde des animaux sauvages. « Un jour, confiera-t-elle à *Jours de France*², mon père m'a offert un lionceau que la mère refusait. Je l'ai baptisé Elsa, élevé au biberon. Il me suivait partout.

1. B. Meyer-Stabley, *op. cit.*

2. *Jours de France*, 10 janvier 1986.

J'ai recueilli aussi une mangouste que je trimbalais dans mon blouson, elle était intelligente et douce... »

Caroline vit dans un paradis aux murs clos. Dehors, le monde réel, la vraie vie, les journalistes bien décidés à traquer ses moindres faits et gestes. La famille de Monaco fait vendre – c'est le principe même des feuilletons où se conjuguent l'amour, la gloire et la beauté, à quoi il faut ajouter l'aura de la princesse Grace. Alors, pendant que Caroline grimpe aux arbres ou joue à la marelle – de son propre aveu, elle est plutôt du genre « garçon manqué, et l'univers des poupées [l']irrite quelque peu¹ » –, les reporters de tout poil font le pied de grue, guettant son apparition. Du coup, il y a pour la petite fille deux mondes. Celui du « dedans », le palais dans lequel, un comble, elle joue parfois « à la princesse » – c'est elle qui l'avoue, mais elle ne précise pas en quoi ce jeu consistait –, et celui du « dehors », en général le fameux balcon d'où la famille salue la foule rassemblée et auquel elle n'accède qu'au gré des événements ou cérémonies officielles.

Est-ce la raison pour laquelle Caroline, qui a « conscience d'être née dans un milieu très privilégié », n'en déteste pas moins le fait d'être une enfant? Elle écrit qu'elle « trouvait cet état dégradant, et même humiliant ». Et d'ajouter: « Enfant, on est souvent rabaissé, on nous considère comme moins intelligent que nous ne le sommes, on nous écoute à moitié. Quand je demandais: pourquoi? et qu'on me répondait: parce que, cela m'exaspérait². »

La réflexion donne la mesure de son caractère. Rien d'étonnant, d'ailleurs. Chez les Grimaldi, les femmes ont du « chien ». Et, sans se livrer à un rappel historique détaillé, on peut évoquer certaines de ses illustres aïeules

1. Princesse de Hanovre et Dominique Simonnet, *Au nom des enfants du monde*, Seuil, 2009.

2. *Ibid.*

pour étayer le propos... Citons tout d'abord Pomelline Fregoso, surnommée par d'aucuns l'« Agrippine monégasque », femme de fer qui épouse Jean Grimaldi en 1424 et profite *illico* des nombreuses absences de son époux, parti chasser le Barbaresque, pour goûter aux joies du pouvoir et signer un traité d'alliance avec la République de Gênes. Citons encore sa petite-fille, Claudine. Elle finit par damer le pion à sa terrible aïeule. Lorsqu'elle disparaît, après avoir mis au monde quatorze enfants, Monaco est devenu un petit territoire indépendant, mûr pour être une véritable principauté. Venons-en à la voluptueuse Charlotte de Gramont, épouse de Louis Grimaldi, dont la beauté frappe tant le roi de France Louis XIV qu'il autorise Monaco à battre monnaie; et n'oublions pas Marie-Louise Gibert, danseuse originaire de Coulommiers, qui séduit Florestan I^{er} et devient après leur union une princesse à la poigne aussi ferme que souriante, sous le prénom de... Caroline!

Mais toutes celles-là ne sont rien à côté de la princesse Charlotte, jolie brune bien en chair, née des amours illégitimes de Louis, fils d'Albert I^{er}, et d'une certaine Marie-Juliette Louvet, originaire du Cotentin. Selon certaines sources, Marie-Juliette était blanchisseuse. D'autres prétendent qu'elle « posait nue pour un photographe d'art et était fort probablement une fille de mauvaise vie¹ ». Elle séduit le prince Louis et lui donne son unique enfant : la petite Charlotte. Sans elle, Monaco serait sans doute aujourd'hui annexé à la France, par défaut d'héritier. Mariée en 1920 au pâle comte Pierre de Polignac, Charlotte met au monde deux enfants, Antoinette et Rainier, avant de demander le divorce. Elle mènera, sans plus s'occuper du Rocher, une vie à la fois passionnée et pleine d'aventures insolites. Infirmière volontaire pendant la

1. Pierre Abramovici, *in* Bernard Violet, *La Saga Monaco*, Flammarion, 2002.

Seconde Guerre mondiale, elle devient ensuite visiteuse de prison. C'est ainsi qu'elle fait la connaissance, à la maison d'arrêt de Fresnes, d'un certain René Girier, dit « René la Canne », ancien lieutenant de « Pierrot le Fou ». Ces deux-là ont-ils eu une liaison, comme Alphonse Boudard le laisse entendre dans son roman *Chère visiteuse*¹? C'est en tout cas grâce à la princesse Charlotte que René Girier recouvre la liberté, sans compter un emploi de chauffeur qui lui permettra d'assister en bonne place au mariage de Rainier et Grace Kelly.

Rien d'étonnant, alors, si la petite-fille de Charlotte, Caroline Grimaldi, pose sur le monde qui l'entoure, dès sa plus tendre enfance, un regard à la fois frondeur et volontaire. Face à sa volonté farouche, Rainier, en adoration devant sa première-née, cède facilement, au contraire de Grace. Née aux États-Unis, dans une famille d'origine irlandaise profondément catholique, elle a gardé de sa jeunesse de solides principes et entend bien éduquer ses enfants non comme des princes, mais comme de simples adultes en devenir. Caroline n'a pas quatre ans qu'elle apprend déjà à lire et à écrire. Elle parle parfaitement l'anglais comme le français, apprendra par la suite l'allemand et l'italien, prend des cours particuliers de natation et de piano et se découvre une passion pour la danse. Bientôt, des précepteurs viennent à domicile lui donner des cours de français, de maths et d'histoire-géographie. Un emploi du temps bien rempli, s'achevant en principe avec la visite de Grace qui, à 18h30 pile, vient la mettre au lit. Qu'elle le veuille ou non, Caroline doit dormir. Elle aura tout loisir, le lendemain, de régner de nouveau sur la nursery où son petit frère Albert, son cadet de quatorze mois, va bientôt faire ses premiers pas.

1. Éditions du Rocher, 1999.

Rarement frère et sœur auront été si différents. Caroline est solaire, rayonnante, Albert, timide et introverti. Pourtant, ils s'entendent à merveille, même si Albert souffre parfois de la tyrannie de sa sœur aînée. Un jour qu'elle le mord au sang, Grace intervient et la mord à son tour, pour lui faire comprendre que certains jeux ne sont pas de mise. Il n'empêche. Rois du palais mais prisonniers de leur nursery, Caroline et Albert grandissent côte à côte dans le même protocole, les mêmes obligations, les mêmes précautions face au monde « réel ». Car la presse assiège toujours les Grimaldi. Les toilettes, l'attitude, le sourire, la tristesse de Grace font l'objet de centaines, voire de milliers d'articles. Ses relations avec Rainier suscitent les mêmes commentaires. Un bon mot du prince fait la une des gazettes. Et leurs enfants, en grandissant, ne sont pas épargnés.

L'hiver, ils skient à Gstaad, la station huppée qui accueille les grands de ce monde. L'été, ils séjournent à Roc Agel, propriété du prince Rainier, sur les hauteurs de Monaco. Au cours de l'année, ils sortent parfois de leur palais et font une incursion, qui à la patinoire, qui dans une salle de spectacle. Des clichés pris à cette époque, on ne retient que leurs frimousses ravies et leurs sourires craquants. Qui peut imaginer l'envers du décor : une bonne vingtaine de photographes qui les mitraillent ? Ainsi, en janvier 1964, un « mur » de journalistes « couvre » la bataille de boules de neige qui oppose Caroline et Albert et immortalise la chute de la fillette, à skis derrière son père. Un an plus tôt, les deux enfants avaient dû faire face, au cirque, aux mêmes téléobjectifs – voilà pour quelques-unes des photos « officielles » de cette époque. Restent les autres, volées, l'espionnite aiguë qui les empêche de mener la vie des enfants de leur âge et cette différence qui, parfois, leur donne l'envie d'oublier leurs titres et prérogatives.

Certes, Caroline joue « à la princesse ». Mais, en compagnie de son frère, elle joue aussi à la fillette d'origine modeste qui, pour n'avoir ni jouets superbes ni toilettes recherchées, n'en vit pas moins au cœur d'un monde où personne ne la prend en chasse. Pauvresse imaginaire, elle a, l'espace de quelques instants, des amies qui partagent son quotidien sans qu'un garde du corps les surveille, et peut accepter les invitations aux goûters d'anniversaire sans que sa mère y mette le holà. Elle imagine être une fillette comme les autres, sans nurse ni précepteur, rêve partiellement exaucé à l'âge de huit ans seulement quand, enfin, elle est inscrite à l'école privée des Dames de Saint-Maur, à Monaco, et qu'elle s'assoit pour la première fois sur les bancs d'une classe – non loin, il est vrai, du garde du corps chargé de la surveiller...